



Ses clients lui racontaient les pompes des cérémonies des Tuileries.— Voir page 153, col. 3.

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Enfin elle approcha de ses lèvres la lettre de son mari, comme si ce contact devait lui communiquer une force nouvelle, puis, éloignant d'elle le joli visage d'Emile, et le regardant bien en face :

— Tu es tout petit, lui dit-elle, tout petit... Emile, mon cher Emile ! il te faudrait, à cette heure, du courage comme à un homme, car moi, hélas ! j'ai bien peur d'en manquer.

— Que survient-il donc ? demanda Eulalie, tu ne serais point si pâle si'il ne s'agissait d'un malheur.

— N'est-ce pas toujours une vive peine de se séparer de ses enfants ? demanda Mme Roucher. Dieu le sait, je vous aime d'une égale tendresse, et ma seule joie est de vous garder tous deux serrés sur mon cœur.

— Est-ce qu'on veut nous séparer ? fit Emile, dont le visage s'emflamma. Je ne le veux pas ; d'abord, je n'y consentirai jamais.

— Tu es un enfant courageux, brave et tendre, et c'est, mon Emile, parce que je te juge ainsi que j'aurai le courage de te dire :

— Quitte-moi, ton père est plus malheureux que

nous, va le consoler. Cependant je pleure, tu le vois, je souffre... Sait-on jamais quand on reverra ceux qui vous sont enlevés, maintenant ?

— Je ne comprends pas encore, ma mère, dit Eulalie.

— Ton père a demandé et obtenu l'autorisation d'avoir Emile près de lui.

L'enfant se redressa :

— Alors ne pleure plus, ma mère ; s'il s'agit d'aller partager la prison de papa, je suis prêt. Tous les jours je lui parlerai de toi, de ma sœur... Ah ! le cher et bon père. Il a eu raison, me voilà maintenant suspect comme lui. Je t'écirai, j'écirai à ma sœur. Je ferai si bien que papa ne s'ennuiera pas. D'ailleurs, maintenant tu es bien certaine qu'on ne lui fera pas de mal, je le défendrai ; je sens que je deviendrai brave comme un petit lion. Ne crois pas que je t'aime moins parce que je suis content de rejoindre mon père ; mais il est plus malheureux que nous... Nous nous verrons d'ailleurs. Vous viendrez sur la porte du cabaret d'Hannibal, mon père me prendra dans ses bras et je vous enverrai des baisers.

— Ainsi, tu n'auras pas peur ?

— De qui ? des geôliers ? Non. Je n'ai jamais fait de mal ; les méchants seuls doivent trembler, je l'ai entendu dire à papa.

— Quand Emile entrera-t-il à Saint-Lazare ? demanda Eulalie.

— Demain, répondit la mère.

Emile s'occupa à rassembler quelques joujoux. Sa mère mit en ordre un trousseau modeste. Tout le reste du jour, cet enfant déjà tant aimé fut entouré d'un redoublement de tendresse.

Lorsque Mme de Civray rejoignit son hôtesse, celle-ci lui dit avec un sourire luttant mal contre les larmes qui la gagnaient :

— Vous demandiez, madame la comtesse, si vous pouviez correspondre avec votre fils ? Tenez, voici votre messager. Soyez certaine qu'Emile remettra vos lettres... Nous le conduisons demain à Saint-Lazare.

— Merci, Madame, répondit la comtesse, ma lettre sera prête.

Pendant le repas, il ne fut question que d'Emile, de son installation à la prison. On renouvela les recommandations, on multiplia les baisers.

Mme de Civray passa une partie de la nuit à écrire. Au matin elle avait terminé une grosse missive, à laquelle Cécile ajouta quelques lignes.

Mme Roucher, sa fille et leurs nouvelles amies accompagnèrent l'enfant, et le remirent entre les mains de Naudot, qui leur dit avec bonté :

— Ne craignez rien, citoyennes, le petit va devenir l'enfant gâté de tous mes pensionnaires.

— Je serai sage et bon, dit Emile, je parlerai de vous avec mon père ; quand il pourra sortir de Saint-Lazare, vous me reverrez le premier. Embrassez-moi, Madame, ajouta Emile, en s'adressant à la comtesse avec une grâce enfantine, je rendrai votre baiser au comte Henry de Civray. Vous le voyez, j'ai bien retenu le nom.

— Dieu vous bénisse ! cher enfant, dit la comtesse. Mme Roucher et Eulalie le serrèrent une dernière fois dans leurs bras, et la porte se referma sur l'enfant, qui ne devait plus s'appeler que le "Petit suspect".

Roucher ne doutait point du dévouement de sa femme. Il savait qu'elle ferait pour le consoler le sacrifice de la présence d'Emile, et cependant, en le voyant, il se sentit attendri jusqu'aux larmes.

Après les premières effusions, et avant qu'on s'occupât de son installation, Emile dit gravement à son père :

— Veux-tu m'indiquer dans quelle chambre habite le comte de Civray ?

— Comment le connais-tu ?

— J'ai des papiers à lui remettre.

— Toi ?

— De la part de sa mère et de sa cousine.

— Ah ça ! fit en riant Roucher, tu entretiens sérieusement une correspondance avec les émigrés ; te voilà suspect au moins autant que nous... Qu'est-ce que cette comtesse de Civray...

— Ma mère m'a dit que le comte Henri t'apprendait cette histoire.

— Viens donc, dit Roucher en emmenant l'enfant.

Henri se trouvait seul dans sa chambre. Bien qu'il reçut le plus cordial accueil de tous ses compagnons d'infortune, il ne se sentait pas le courage de se mêler longtemps à des groupes dont la gaieté contrastait trop avec son invincible tristesse.

Le poète le trouva plongé dans un morne accablement. Non point qu'Henri s'effrayât de l'avenir, il avait bien assez du passé pour y trouver des causes de désespoir.

— Monsieur le comte, lui dit Roucher, François de Loizerolles nous a présentés l'un à l'autre ; je viens chez vous afin de permettre à mon fils de remplir sa mission.

— Monsieur le comte, ajouta Emile en s'approchant d'Henri, et en lui présentant son joli visage, votre mère m'a chargé de vous rendre les baisers qu'elle m'a donnés.

— Ma mère ! s'écria Henri ; tu connais ma mère, cher enfant !

— Elle semble aussi bonne qu'elle est triste, et